

Nos crimes sont pareils, ainsi que nos misères ;  
Je soupire comme elle et déplore mes frères :  
Plus coupable en ce point contre tes dures lois,  
Qu'elle n'en pleurait qu'un, et que j'en pleure trois  
Qu'après son châtement ma faute continue.

HORACE.

Sèche tes pleurs, Sabine, ou les cache à ma vue.  
Rends-toi digne du nom de ma chaste moitié,  
Et ne m'accable point d'une indigne pitié.  
Si l'absolu pouvoir d'une pudique flamme  
Ne nous laisse à tous deux qu'un penser et qu'une âme,  
C'est à toi d'élever tes sentiments aux miens,  
Non à moi de descendre à la honte des tiens.  
Je t'aime, et je connais la douleur qui te presse ;  
Embrasse ma vertu pour vaincre ta faiblesse,  
Participe à ma gloire au lieu de la souiller.  
Tâche à t'en revêtir, non à m'en dépouiller.  
Es-tu de mon honneur si mortelle ennemie,  
Que je te plaise mieux couvert d'une infamie ?  
Sois plus femme que sœur, et, te réglant sur moi,  
Fais-toi de mon exemple une immuable loi.

SABINE.

Cherche pour t'imiter des âmes plus parfaites.  
Je ne t'impute point les pertes que j'ai faites,  
J'en ai les sentiments que je dois en avoir,  
Et je m'en prends au sort plutôt qu'à ton devoir ;  
Mais enfin je renonce à la vertu romaine,  
Si pour la posséder je dois être inhumaine,  
Et ne puis voir en moi la femme du vainqueur  
Sans y voir des vaincus la déplorable sœur.  
Prenons part en public aux victoires publiques,  
Pleurons dans la maison nos malheurs domestiques,  
Et ne regardons point des biens communs à tous,  
Quand nous voyons des maux qui ne sont que pour nous.  
Pourquoi veux-tu, cruel, agir d'une autre sorte ?  
Laisse en entrant ici tes lauriers à la porte,  
Mêle tes pleurs aux miens. Quoi ! ces lâches discours  
N'arment point ta vertu contre mes tristes jours ?  
Mon crime redoublé n'émeut point ta colère ?  
Que Camille est heureuse ! elle a pu te déplaire ;  
Elle a reçu de toi ce qu'elle a prétendu,

Et recouvre là-bas tout ce qu'elle a perdu.  
Cher époux, cher auteur du tourment qui me presse,  
Ecoute la pitié, si ta colère cesse ;  
Exerce l'une ou l'autre, après de tels malheurs,  
A punir ma faiblesse, ou finir mes douleurs ;  
Je demande la mort pour grâce, ou pour supplice ;  
Qu'elle soit un effet d'amour ou de justice,  
N'importe ; tous ses traits n'auront rien que de doux  
Si je les vois partir de la main d'un époux.

HORACE.

Quelle injustice aux dieux d'abandonner aux femmes  
Un empire si grand sur les plus belles âmes,  
Et de se plaire à voir de si faibles vainqueurs  
Régner si puissamment sur les plus nobles cœurs !  
A quel point ma vertu devient-elle réduite !  
Rien ne la saurait plus garantir que la fuite.  
Adieu. Ne me suis point, ou retiens tes soupirs.

SABINE, seule.

O colère ! ô pitié ! sourdes à mes desirs,  
Vous négligez mon crime, et ma douleur vous lasse,  
Et je n'obtiens de vous ni supplice ni grâce !  
Allons-y par nos pleurs faire encore un effort,  
Et n'employons après que nous à notre mort.

## ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. — LE VIEIL HORACE, HORACE.

LE VIEIL HORACE.

Retirons nos regards de cet objet funeste,  
Pour admirer ici le jugement céleste :  
Quand la gloire nous enfle, il sait bien comme il faut  
Confondre notre orgueil qui s'élève trop haut :  
Nos plaisirs les plus doux ne vont point sans tristesse ;  
Il mêle à nos vertus des marques de faiblesse,  
Et rarement accorde à notre ambition  
L'entier et pur honneur d'une bonne action.  
Je ne plains point Camille : elle était criminelle ;



Je me tiens plus à plaindre, et je te plains plus qu'elle :  
Moi d'avoir mis au jour un cœur si peu romain ;  
Toi, d'avoir par sa mort déshonoré ta main.  
Je ne la trouve point injuste ni trop prompte ;  
Mais tu pouvais, mon fils, t'en épargner la honte ;  
Son crime, quoique énorme et digne du trépas,  
Était mieux impuni que puni par ton bras.

HORACE.

Disposez de mon sang, les lois vous en font maître ;  
J'ai cru devoir le sien aux lieux qui m'ont vu naître.  
Si dans vos sentiments mon zèle est criminel,  
S'il m'en faut recevoir un reproche éternel,  
Si ma main en devient honteuse et profanée,  
Vous pouvez d'un seul mot trancher ma destinée :  
Reprenez tout ce sang de qui ma lâcheté  
A si brutalement souillé la pureté.  
Ma main n'a pu souffrir de crime en votre race ;  
Ne souffrez point de tache en la maison d'Horace.  
C'est en ces actions dont l'honneur est blessé  
Qu'un père tel que vous se montre intéressé :  
Son amour doit se taire où toute excuse est nulle ;  
Lui-même il y prend part lorsqu'il les dissimule ;  
Et de sa propre gloire il fait trop peu de cas  
Quand il ne punit point ce qu'il n'approuve pas.

LE VIEIL HORACE.

Il n'use pas toujours d'une rigueur extrême ;  
Il épargne ses fils bien souvent pour soi-même ;  
Sa vieillesse sur eux aime à se soutenir,  
Et ne les punit point, de peur de se punir.  
Je te vois d'un autre œil que tu ne te regardes ;  
Je sais... Mais le roi vient, je vois entrer ses gardes.

SCÈNE II. — TULLE, VALÈRE, LE VIEIL HORACE,  
HORACE, TROUPE DE GARDES.

LE VIEIL HORACE.

Ah ! sire, un tel honneur a trop d'excès pour moi ;  
Ce n'est point en ce lieu que je dois voir mon roi :  
Permettez qu'à genoux...

TULLE.

Non, levez-vous, mon père.

Je fais ce qu'en ma place un bon prince doit faire.  
Un si rare service et si fort important  
Veut l'honneur le plus rare et le plus élatant.

Montrant Valère.

Vous en aviez déjà sa parole pour gage ;  
Je ne l'ai pas voulu différer davantage.  
J'ai su, par son rapport, et je n'en doutais pas,  
Comme de vos deux fils vous portez le trépas,  
Et que, déjà votre âme étant trop résolue,  
Ma consolation vous serait superflue :  
Mais je viens de savoir quel étrange malheur  
D'un fils victorieux a suivi la valeur,  
Et que son trop d'amour pour la cause publique  
Par ses mains à son père ôte une fille unique.  
Ce coup est un peu rude à l'esprit le plus fort ;  
Et je doute comment vous portez cette mort.

LE VIEIL HORACE.

Sire, avec déplaisir, mais avec patience.

TULLE.

C'est l'effet vertueux de votre expérience.  
Beaucoup par un long âge ont appris comme vous  
Que le malheur succède au bonheur le plus doux :  
Peu savent comme vous s'appliquer ce remède,  
Et dans leur intérêt toute leur vertu cède.  
Si vous pouvez trouver dans ma compassion  
Quelque soulagement pour votre affliction,  
Ainsi que votre mal sachez qu'elle est extrême,  
Et que je vous en plains autant que je vous aime.

VALÈRE.

Sire, puisque le ciel entre les mains des rois  
Dépose sa justice et la force des lois,  
Et que l'État demande aux princes légitimes  
Des prix pour les vertus, des peines pour les crimes,  
Souffrez qu'un bon sujet vous fasse souvenir  
Que vous plaignez beaucoup ce qu'il vous faut punir.  
Souffrez...

LE VIEIL HORACE.

Quoi ! qu'on envoie un vainqueur au supplice ?

TULLE.

Permettez qu'il achève, et je ferai justice ;  
J'aime à la rendre à tous, à toute heure, en tout lieu :



C'est par elle qu'un roi se fait un demi-dieu ;  
Et c'est dont je vous plains qu'après un tel service,  
On puisse contre lui me demander justice.

VALÈRE.

Souffrez donc, ô grand roi, le plus juste des rois !  
Que tous les gens de bien vous parlent par ma voix :  
Non que nos cœurs jaloux de ses honneurs s'irritent ;  
S'il en reçoit beaucoup, ses hauts faits les méritent ;  
Ajoutez-y plutôt que d'en diminuer ;  
Nous sommes tous encor prêts d'y contribuer :  
Mais, puisque d'un tel crime il s'est montré capable,  
Qu'il triomphe en vainqueur, et périsse en coupable.  
Arrêtez sa fureur, et sauvez de ses mains,  
Si vous voulez régner, le reste des Romains :  
Il y va de la perte ou du salut du reste.  
La guerre avait un cours si sanglant, si funeste,  
Et les nœuds de l'hymen, durant nos bons destins,  
Ont tant de fois uni des peuples si voisins,  
Qu'il est peu de Romains que le parti contraire  
N'intéresse en la mort d'un gendre ou d'un beau-frère,  
Et qui ne soient forcés de donner quelques pleurs,  
Dans le bonheur public, à leurs propres malheurs,  
Si c'est offenser Rome, et que l'heur de ses armes  
L'autorise à punir ce crime de nos larmes,  
Quel sang épargnera ce barbare vainqueur,  
Qui ne pardonne pas à celui de sa sœur,  
Et ne peut excuser cette douleur pressante  
Que la mort d'un amant jette au cœur d'une amante,  
Quand, près d'être éclairé du nuptial flambeau,  
Elle voit avec lui son espoir au tombeau ;  
Faisant triompher Rome, il se l'est asservie :  
Il a sur nous un droit et de mort et de vie ;  
Et nos jours criminels ne pourront plus durer  
Qu'autant qu'à sa clémence il plaira l'endurer.  
Je pourrais ajouter aux intérêts de Rome  
Combien un pareil coup est indigne d'un homme ;  
Je pourrais demander qu'on mit devant vos yeux  
Ce grand et rare exploit d'un bras victorieux :  
Vous verriez un beau sang, pour accuser sa rage,  
D'un frère si cruel rejaillir au visage ;  
Vous verriez des horreurs qu'on ne peut concevoir,

Son âge et sa beauté vous pourraient émouvoir ;  
Mais je hais ces moyens qui sentent l'artifice.  
Vous avez à demain remis le sacrifice ;  
Pensez-vous que les dieux, vengeurs des innocents,  
D'une main parricide acceptent de l'encens ?  
Sur vous ce sacrilège attirerait sa peine ;  
Ne le considérez qu'en objet de leur haine :  
Et croyez avec nous qu'en tous ses trois combats  
Le bon destin de Rome a plus fait que son bras,  
Puisque ces mêmes dieux, auteurs de sa victoire,  
Ont permis qu'aussitôt il en souillât la gloire,  
Et qu'un si grand courage, après ce noble effort,  
Fût digne en même jour de triomphe et de mort.  
Sire, c'est ce qu'il faut que votre arrêt décide.  
En ce lieu Rome a vu le premier parricide,  
La suite en est à craindre, et la haine des dieux.  
Sauvez-nous de sa main, et redoutez les dieux.

TULLE.

Défendez-vous, Horace.

HORACE.

A quoi bon me défendre ?

Vous savez l'action, vous la venez d'entendre ;  
Ce que vous en croyez me doit être une loi.  
Sire, on se défend mal contre l'avis d'un roi ;  
Et le plus innocent devient soudain coupable,  
Quand aux yeux de son prince il paraît condamnable.  
C'est crime qu'envers lui se vouloir excuser :  
Notre sang est son bien, il en peut disposer ;  
Et c'est à nous de croire, alors qu'il en dispose,  
Qu'il ne s'en prive point sans une juste cause.  
Sire, prononcez donc, je suis prêt d'obéir ;  
D'autres aiment la vie, et je la dois haïr.  
Je ne reproche point à l'ardeur de Valère  
Qu'en amant de la sœur il accuse le frère ;  
Mes vœux avec les siens conspirent aujourd'hui ;  
Il demande ma mort, je la veux comme lui.  
Un seul point entre nous met cette différence,  
Que mon honneur par là cherche son assurance,  
Et qu'à ce même but nous voulons arriver,  
Lui pour flétrir ma gloire, et moi pour la sauver.  
Sire, c'est rarement qu'il s'offre une matière



A montrer d'un grand cœur la vertu tout entière ;  
 Suivant l'occasion elle agit plus ou moins,  
 Et paraît forte ou faible aux yeux de ses témoins.  
 Le peuple qui voit tout seulement par l'écorce,  
 S'attache à son effet pour juger de sa force ;  
 Il veut que ses dehors gardent un même cours,  
 Qu'avant fait un miracle, elle en fasse toujours :  
 Après une action pleine, haute, éclatante,  
 Tout ce qui brille moins remplit mal son attente :  
 Il veut qu'on soit égal en tout temps, en tous lieux ;  
 Il n'examine point si lors on pouvait mieux.  
 Ni que, s'il ne voit pas sans cesse une merveille,  
 L'occasion est moindre, et la vertu pareille :  
 Son injustice accable et détruit les grands noms ;  
 L'honneur des premiers faits se perd par les seconds ;  
 Et, quand la renommée a passé l'ordinaire,  
 Si l'on n'en veut déchoir, il ne faut plus rien faire.  
 Je ne vanterai point les exploits de mon bras ;  
 Votre majesté, sire, a vu mes trois combats :  
 Il est bien malaisé qu'un pareil les seconde,  
 Qu'une autre occasion à celle-ci réponde,  
 Et que tout mon courage, après de si grands coups,  
 Parvième à des succès qui n'aillent au-dessous ;  
 Si bien que, pour laisser une illustre mémoire,  
 La mort seule aujourd'hui peut conserver ma gloire :  
 Encor la fallait-il sitôt que j'eus vaincu,  
 Puisque pour mon honneur j'ai déjà trop vécu.  
 Un homme tel que moi voit sa gloire ternie  
 Quand il tombe en péril de quelque ignominie ;  
 Et ma main aurait su déjà m'en garantir :  
 Mais sans votre congé mon sang n'ose sortir ;  
 Comme il vous appartient, votre aveu doit se prendre ;  
 C'est vous le dérober qu'autrement le répandre.  
 Rome ne manque point de généreux guerriers ;  
 Assez d'autres sans moi soutiendront vos lauriers ;  
 Que Votre Majesté désormais m'en dispense ;  
 Et, si ce que j'ai fait vaut quelque récompense,  
 Permettez, ô grand roi ! que de ce bras vainqueur  
 Je m'immole à ma gloire et non pas à ma sœur.

SCÈNE III. — TULLE, VALÈRE, LE VIEIL HORACE,  
 HORACE, SABINE.

SABINE.

Sire, écoutez Sabine, et voyez dans son âme  
 Les douleurs d'une sœur et celles d'une femme,  
 Qui, toute désolée, à vos sacrés genoux,  
 Pleure pour sa famille, et craint pour son époux.  
 Ce n'est pas que je veuille, avec cet artifice,  
 Dérober un coupable au bras de la justice ;  
 Quoi qu'il ait fait pour vous, traitez-le comme tel,  
 Et punissez en moi ce noble criminel ;  
 De mon sang malheureux expiez tout son crime :  
 Vous ne changerez point pour cela de victime ;  
 Ce n'en sera point prendre une injuste pitié,  
 Mais en sacrifier la plus chère moitié.  
 Les nœuds de l'hyménée, et son amour extrême,  
 Font qu'il vit plus en moi qu'il ne vit en lui-même ;  
 Et, si vous m'accordez de mourir aujourd'hui,  
 Il mourra plus en moi qu'il ne mourrait en lui ;  
 La mort que je demande, et qu'il faut que j'obtienne,  
 Augmentera sa peine et finira la mienne.  
 Sire, voyez l'excès de mes tristes ennuis,  
 Et l'effroyable état où mes jours sont réduits.  
 Quel horreur d'embrasser un homme dont l'épée  
 De toute ma famille a la trame coupée !  
 Et quelle impiété de haïr un époux  
 Pour avoir bien servi les siens, l'État et vous !  
 Aimer un bras souillé du sang de tous mes frères !  
 N'aimer pas un mari qui finit nos misères !  
 Sire, délivrez-moi, par un heureux trépas,  
 Des crimes de l'aimer et de ne l'aimer pas ;  
 J'en nommerai l'arrêt une faveur bien grande.  
 Ma main peut me donner ce que je vous demande,  
 Mais ce trépas enfin me sera bien plus doux,  
 Si je puis de sa honte affranchir mon époux ;  
 Si je puis par mon sang apaiser la colère  
 Des dieux qu'à pu fâcher sa vertu trop sévère,  
 Satisfaire, en mourant, aux mânes de sa sœur,  
 Et conserver à Rome un si bon défenseur.



## LE VIEIL HORACE.

Sire, c'est donc à moi de répondre à Valère :  
 Mes enfants avec lui conspirent contre un père ;  
 Tous trois veulent me perdre, et s'arment sans raison  
 Contre si peu de sang qui reste en ma maison.

A Sabine.

Toi qui, par des douleurs à ton devoir contraires,  
 Veux quitter un mari pour rejoindre tes frères,  
 Va plutôt consulter leurs mânes généreux ;  
 Ils sont morts, mais pour Albe, et s'en tiennent heureux ;  
 Puisque le ciel voulait qu'elle fût asservie,  
 Si quelque sentiment demeure après la vie,  
 Ce malheur semble moindre, et moins rudes ses coups,  
 Voyant que tout l'honneur en retombe sur nous ;  
 Tous trois désavourent la douleur qui te touche,  
 Les larmes de tes yeux, les soupirs de ta bouche,  
 L'horreur que tu fais voir d'un mari vertueux.  
 Sabine, sois leur sœur, suis ton devoir comme eux.

Au roi.

Contre ce cher époux Valère en vain s'anime :  
 Un premier mouvement ne fut jamais un crime ;  
 Et la louange est due, au lieu du châtement,  
 Quand la vertu produit ce premier mouvement.  
 Aimer nos ennemis avec idolâtrie,  
 De rage en leur trépas maudire la patrie,  
 Souhaiter à l'État un malheur infini,  
 C'est ce qu'on nomme crime, et ce qu'il a puni.  
 Le seul amour de Rome a sa main animée :  
 Il serait innocent s'il l'avait moins aimée.  
 Qu'ai-je dit, sire ? il l'est, et ce bras paternel  
 L'aurait déjà puni s'il était criminel ;  
 J'aurais su mieux user de l'entière puissance  
 Que me donnent sur lui les droits de la naissance ;  
 J'aime trop l'honneur, sire, et ne suis point de rang  
 A souffrir ni d'affront, ni de crime en mon sang.  
 C'est dont je ne veux point de témoin que Valère :  
 Il a vu quel accueil lui gardait ma colère,  
 Lorsqu'ignorant encor la moitié du combat,  
 Je croyais que sa fuite avait trahi l'État.  
 Qui le fait se charger des soins de ma famille ?  
 Qui le fait, malgré moi, vouloir venger ma fille ?

Et par quelle raison, dans son juste trépas,  
 Prend-il un intérêt qu'un père ne prend pas ?  
 On craint qu'après sa sœur il n'en maltraite d'autres !  
 Sire, nous n'avons part qu'à la honte des nôtres,  
 Et, de quelque façon qu'un autre puisse agir,  
 Qui ne nous touche point ne nous fait point rougir.

A Valère.

Tu peux pleurer, Valère, et même aux yeux d'Horace ;  
 Il ne prend intérêt qu'aux crimes de sa race :  
 Qui n'est point de son sang ne peut faire d'affront  
 Aux lauriers immortels qui lui ceignent le front.  
 Lauriers, sacrés rameaux qu'on veut réduire en poudre,  
 Vous qui mettez sa tête à couvert de la foudre,  
 L'abandonnez-vous à l'infâme couteau  
 Qui fait choir les méchants sous la main d'un bourreau ?  
 Romains, souffrirez-vous qu'on vous immole un homme  
 Sans que Rome aujourd'hui cesserait d'être Rome,  
 Et qu'un Romain s'efforce à tacher le renom  
 D'un guerrier à qui tous doivent un si beau nom ?  
 Dis, Valère, dis-nous, si tu veux qu'il périsse,  
 Où tu penses choisir un lieu pour son supplice :  
 Sera-ce entre ces murs que mille et mille voix  
 Font résonner encor du bruit de ses exploits ?  
 Sera-ce hors des murs, au milieu de ces places  
 Qu'on voit fumer encor du sang des Curiaces,  
 Entre leurs trois tombeaux, et dans ce champ d'honneur  
 Témoin de sa vaillance et de notre bonheur ?  
 Tu ne saurais cacher sa peine à sa victoire ;  
 Dans les murs, hors des murs, tout parle de sa gloire,  
 Tout s'oppose à l'effort de ton injuste amour,  
 Qui veut d'un si beau sang souiller un si beau jour.  
 Albe ne pourra pas souffrir un tel spectacle,  
 Et Rome par ses pleurs y mettra trop d'obstacle.  
 Vous les préviendrez, sire ; et, par un juste arrêt,  
 Vous saurez embrasser bien mieux son intérêt.  
 Ce qu'il a fait pour elle il peut encor le faire ;  
 Il peut la garantir encor d'un sort contraire.  
 Sire, ne donnez rien à mes débiles ans :  
 Rome aujourd'hui m'a vu père de quatre enfants ;  
 Trois en ce même jour sont morts pour sa querelle :  
 Il m'en reste encore un, conservez-le pour elle :



N'ôtez pas à ses murs un si puissant appui,  
 Et souffrez, pour finir, que je m'adresse à lui.  
 Horace, ne crois pas que le peuple stupide  
 Soit le maître absolu d'un renom bien solide.  
 Sa voix tumultueuse assez souvent fait bruit,  
 Mais un moment l'élève, un moment le détruit;  
 Et ce qu'il contribue à notre renommée  
 Toujours en moins de rien se dissipe en fumée.  
 C'est aux rois, c'est aux grands, c'est aux esprits bien faits  
 A voir la vertu pleine en ses moindres effets;  
 C'est d'eux seuls qu'on reçoit la véritable gloire,  
 Eux seuls des vrais héros assurent la mémoire.  
 Vis toujours en Horace, et, toujours auprès d'eux,  
 Ton nom demeurera grand, illustre, fameux.  
 Bien que l'occasion, moins haute ou moins brillante,  
 D'un vulgaire ignorant trompe l'injuste attente.  
 Ne hais donc plus la vie, et du moins vis pour moi,  
 Et pour servir encor ton pays et ton roi.  
 Sire, j'en ai trop dit; mais l'affaire vous touche;  
 Et Rome tout entière a parlé par ma bouche.

VALÈRE.

Sire, permettez-moi...

TULLE.

Valère, c'est assez;  
 Vos discours par les leurs ne sont pas effacés;  
 J'en garde en mon esprit les forces plus pressantes,  
 Et toutes vos raisons me sont encor présentes.  
 Cette énorme action, faite presque à nos yeux,  
 Outrage la nature et blesse jusqu'aux dieux.  
 Un premier mouvement qui produit un tel crime  
 Ne saurait lui servir d'excuse légitime :  
 Les moins sévères lois en ce point sont d'accord;  
 Et, si nous les suivons, il est digne de mort.  
 Si d'ailleurs nous voulons regarder le coupable,  
 Ce crime, quoique grand, énorme, inexcusable,  
 Vient de la même épée et part du même bras  
 Qui me fait aujourd'hui maître de deux États.  
 Deux sceptres en ma main, Albe à Rome asservie,  
 Parlent bien hautement en faveur de sa vie :  
 Sans lui j'obéirais où je donne la loi,  
 Et je serais sujet où je suis deux fois roi.

Assez de bons sujets dans toutes les provinces  
 Par des vœux impuissants s'acquittent vers leurs princes,  
 Tous les peuvent aimer, mais tous ne peuvent pas  
 Par d'illustres effets assurer leurs États;  
 Et l'art et le pouvoir d'affermir des couronnes  
 Sont des dons que le ciel fait à peu de personnes.  
 De pareils serviteurs sont les forces des rois,  
 Et de pareils aussi sont au-dessus des lois.  
 Qu'elles se taisent donc; que Rome dissimule  
 Ce que dès sa naissance elle vit en Romule;  
 Elle peut bien souffrir en son libérateur  
 Ce qu'elle a bien souffert en son premier auteur.  
 Vis donc, Horace, vis, guerrier trop magnanime :  
 Ta vertu met ta gloire au-dessus de ton crime;  
 Sa chaleur généreuse a produit ton forfait;  
 D'une cause si belle il faut souffrir l'effet.  
 Vis pour servir l'État; vis, mais aime Valère :  
 Qu'il ne reste entre vous ni haine ni colère;  
 Et, soit qu'il ait suivi l'amour ou le devoir,  
 Sans aucun sentiment résous-toi de le voir.  
 Sabine, écoutez-moins la douleur qui vous presse;  
 Chassez de ce grand cœur ces marques de faiblesse.  
 C'est en séchant vos pleurs que vous vous montrerez  
 La véritable sœur de ceux que vous pleurez.  
 Mais nous devons aux dieux demain un sacrifice;  
 Et nous aurions le ciel à nos vœux mal propice  
 Si nos prêtres, avant que de sacrifier,  
 Ne trouvaient les moyens de le purifier :  
 Son père en prendra soin; il lui sera facile  
 D'apaiser tout d'un temps les mânes de Camille.  
 Je la plains; et, pour rendre à son sort rigoureux  
 Ce que peut souhaiter son esprit amoureux,  
 Puisqu'en un même jour l'ardeur d'un même zèle  
 Achève le destin de son amant et d'elle,  
 Je veux qu'un même jour, témoin de leurs deux morts,  
 En un même tombeau voie enfermer leurs corps.

FIN D'HORACE.